

rait, mais cela coûte gros, et quant à aller vous promener au bois demain, c'est sans doute fort agréable, mais on m'a invité à un tir à arc suivi d'un banquet, et je vous avoue que je regretterais cette partie.

—Non, vous ne la regretterez jamais, soyez-en certain.

—Quant à del'or, en voilà. En voulez-vous davantage ? Vous en aurez. Et allongeant sa main vers Lorenz, il lui passa une bourse pleine de florins d'or.

—Vous avez un excellent procédé pour lever les objections, dit Lorenz : demain matin à huit heures, je serai au rendez-vous. Avez-vous autre chose à me recommander ?

—Non, non, partez vite.

Laissez-moi finir ma besogne.

Ah ! quel supplice d'être astreint à concentrer mon attention, à perdre les plus précieuses de mes heures, sur un travail mécanique, quand toute ma pensée est ailleurs, quand je suis proche de toucher le but !

Il se remit à limer avec fureur une barre d'acier, et Lorenz courut chez l'armurier faire emplette du plus beau vêtement d'acier qu'il put trouver.

Le lendemain, vers dix heures, la litière qui portait Hyrcanus et un assez volumineux paquet arrivait escortée par Lorenz à cheval, près d'un bois, situé à une lieue de Nuremberg. C'était une propriété du baron d'Itenbach : elle était entourée de fossés pleins d'eau et fermée d'une grille, et Lorenz, qui aimait à y chasser, en avait toujours la clef sur lui.

Lorenz fit arrêter près de la grille, ordonna au muletier de l'attendre, et prenant d'abord le gros paquet, le porta dans le

bois et le posa avec précaution au pied d'un chêne, puis il revint prendre maître Hyrcanus, le chargea sur ses épaules, comme il eut fait d'un enfant, et le porta près du mystérieux objet.

Puis retournant sur ses pas, il alla s'assurer que la grille était bien fermée, et revint vers Hyrcanus.

En l'attendant, le petit vieillard n'était pas resté inactif.

D'une main adroite, mais tremblante d'émotion, il avait ouvert l'enveloppe que fermaient des courroies de cuir, et il déploya aux regards étonnés de Lorenz une paire d'ailes gigantesques, attachées à une sorte de cuirasse aux articulations compliquées. Lorenz reconnut les plumes de ses aigles, montées avec tant d'art que ces ailes artificielles se repliaient comme celles d'un oiseau vivant.

—Approchez-vous, dit Hyrcanus, là ! Mettez cette cuirasse, mais d'abord, ôtez vos habits et revêtez-vous de l'armure de mailles. Il le faut.

Lorenz, étonné, obéit ; il s'équipa en un tour de main, et apparut à Hyrcanus semblable à un saint Michel, sauf le glaive.

Il était si beau ainsi, avec ses grandes ailes repoussées, que Hyrcanus s'écria : — Vraiment, Lorenz, vous semblez plutôt un archange qu'une créature humaine. Mais écoutez : voici l'instant qui va décider si je suis un insensé ou un homme de génie. Approchez-vous, baissez-vous, et sur votre vie, faites ce que je vous dirai, rien de plus, rien de moins. Je vais monter les rouages, imprimer le mouvement à vos ailes. Des que vous les sentirez trember, levez les bras en joignant vos mains comme pour